



Compte rendu d'ouvrage: Helen J. Swift, "Representing the Dead: Epitaph Fictions in Late-Medieval France", Cambridge, D.S. Brewer, 2016 [Gallica, 40]

Sandrine Hériché

► To cite this version:

Sandrine Hériché. Compte rendu d'ouvrage: Helen J. Swift, "Representing the Dead: Epitaph Fictions in Late-Medieval France", Cambridge, D.S. Brewer, 2016 [Gallica, 40]. Romania (Paris), 2018, p. 485-489. hal-03964070

HAL Id: hal-03964070

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03964070>

Submitted on 30 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Helen J. Swift, *Representing the Dead : Epitaph Fictions in Late-Medieval France*, Cambridge, D.S. Brewer, 2016 [Gallica, 40], xiv + 314 p., ill.

Helen J. Swift [HS] s'attache à décrire la représentation de la mort, à l'aune des notions d'identité et de mémoire, à partir d'un corpus de fictions narratives, en prose comme en vers, du Moyen Âge tardif (1424-1538) qui accueillent des épitaphes, soit de *La Belle Dame sans mercy* d'Alain Chartier jusqu'à l'anonyme *Jugement poétique de l'honneur féminin*. En tête de l'ouvrage (p. xiii-xiv), la liste des quarante-et-une œuvres concernées, dont certaines n'ont fait l'objet jusqu'à présent d'aucune édition critique moderne, annonce la très grande richesse du matériau déployé. Ce sont ces épitaphes, qui, insérées dans la narration, peuvent être écrites par un tiers ou par le mort lui-même, que HS nomme « epitaph fictions », créant ainsi un syntagme inédit qui résiste à la traduction spontanée : « épitaphes fictionnelles », « épitaphes fictionnalisées », « fictions d'épitaphes », etc. ? Quoi qu'il en soit, l'épitaphe devient le lieu privilégié d'une interrogation sur les relations entre l'identité, « l'être-mort » et la mort, dès lors que cette dernière est envisagée, ainsi que le fait HS, comme l'un des points culminants (« acme moment », p. 4) de la définition d'une identité. En effet, comme le précise d'emblée l'introduction (p. 1-35), l'épitaphe ne sera pas envisagée comme l'expression d'une identité monolithique ou permanente, mais sera perçue au contraire comme un point de tension entre fixité et fluidité, arrêt et impulsion, dans la mesure où ce type d'écrit sert d'amorce à une lecture et à une glose, ainsi que de porte d'entrée à un processus mémoriel. Pour étayer cette perspective, il suffit à HS de rappeler la perspective chrétienne innervant les représentations de la mort au Moyen Âge, la mort comme un passage plutôt qu'une fin. La définition de l'épitaphe littéraire que HS tente de donner ensuite pour entrer en matière résiste cependant : dans sa fonction, l'épitaphe établit une identité depuis une perspective posthume (p. 10), mais dans sa forme, la définition s'avère plus problématique pour la critique, qui convoque là des données quelque peu étrangères à la forme : de longueur et de forme variable, l'épitaphe littéraire se développe au XV^e siècle parallèlement à l'épitaphe historique, toutes deux étant chargées de construire « l'identité narrative » (Ricœur) (p. 14) du défunt. Le fait que les épitaphes littéraires peuvent être utilisées dans un contexte funéraire réel ajoute encore au statut mouvant du texte épigraphique, qui peut osciller entre discours fictionnel et discours historique. Enfin, si l'épitaphe est envisagée en premier lieu comme un texte écrit, HS veut considérer aussi des épitaphes oralisées, dites par des morts dialoguant depuis la tombe avec un tiers transcrivant leurs paroles. Que l'épitaphe littéraire résiste, en ce début de volume, à une définition formelle augure de la suite : l'ensemble de l'ouvrage ne procède pas d'une disposition toujours ordonnée d'un matériau fixe, mais d'une suite de comparaisons, d'analogies, de rapprochements, d'annonces, de reprises et de retours en arrière, le plus souvent extrêmement stimulants pour la réflexion, mais parfois difficiles à saisir tant ils donnent l'impression d'une profusion mouvante. En effet, l'approche d'HS se veut avant tout questionnante, prenant à bras le corps la difficulté qu'il y a à penser et à représenter la mort, dans la lignée de Barthes, Derrida, Blanchot ou encore Ricœur qui sont abondamment convoqués. Le caractère spéculatif très dense du volume – densité renforcée par l'adoption de sigles abrégatifs pour chaque texte du corpus et par la traduction systématique du moyen français en anglais sans souci d'aérer la page – dissimule donc parfois la richesse d'une réflexion souvent courageuse et originale. Le premier chapitre (p. 37-90) s'attache à interroger les deux formules types de l'épitaphe, unités syntaxiques minimales des 1^{ère} et 3^{ème} personnes : « Je suis » et « Cy gist », d'un point de vue linguistique, en terme de *deixis* personnelle, temporelle et spatiale. HS rend compte de leur caractère paradoxal en les envisageant non pas tels de simples formules introductives mais comme des éléments qui contribuent à définir une identité en tension, entre présence et absence. Ainsi, l'analyse de l'épitaphe de René d'Anjou dans le *Livre du Cuer d'amor espris* (hôpital d'Amour), référence faite aux travaux de Jacqueline Cerquiglini-Toulet, lui permet de montrer qu'il s'agit pour le duc de se représenter de manière théâtralisée, indépendamment de toute révélation authentique sur sa personne. Un rapprochement est suggéré avec des textes où dialoguent les morts, textes qui se voient qualifiés de mystères par leurs auteurs, qu'il s'agisse de Chastelain (*La Mort du roy Charles VII*), Lemaire de Belges (*Le Temple d'Honneur et de vertus*) ou Bouchet (*Le Labirynth de fortune*). De ce dernier, HS

s'arrête sur les *Anciennes et modernes gesnealogies des Roys de France* (1528) en montrant combien l'épithèque est un instantané qui ne peut a priori faire place aux versions contradictoires d'une vie. Pourtant, la critique démontre que certaines épithèques font entendre, dans leur formulation même, des voix extérieures ou bien font place en leur début à des expressions concessives qui laissent deviner un interlocuteur opposé à la version identitaire à venir. « Je » lui-même peut être l'instance de configuration de l'identité (p. 58), ce qui suggère à HS un rapprochement audacieux, mais non dénué d'intérêt, entre la démarche de Michel Leiris dans *Fibrilles* qui se réclame d'un « regard unique », fort d'une vision panoptique de sa propre existence et situé à la fois dans le temps et hors du temps, et les propos conclusifs de sainte Catherine à la fin de son épithèque dans le *Jugement poétique de l'honneur féminin*. En terme de *deixis* temporelle, HS interroge le présent du « je suis » et le passé du « je fus » en se demandant s'il y a continuité entre les deux temps ou totale division. Un grand nombre d'épithèques établit, en effet, un contraste explicite entre le passé et le présent, que HP rapproche de la distinction proposée par Harald Weinrich entre le discours « narratif » (au passé simple, imparfait, plus-que-parfait et conditionnel) et le discours du commentaire (au présent, parfait, futur). D'autres épithèques, historiques comme fictionnelles, font l'économie des verbes si bien que les qualités du défunt deviennent atemporelles (p. 75). HS propose aussi de voir dans le « je suis » de l'épithèque un acte de communication plutôt qu'un état personnel défini, suscitant un effet d'« interpellation du passant » (Ariès) où les mots des morts engagent les vivants à se préparer à leur propre fin. La partie sur la *deixis* spatiale où HS s'interroge sur l'espace que le mort est censé occuper et sur l'endroit d'où il parle sert de préambule au chapitre 4 de l'ouvrage, consacré aux structures spatiales dans lesquelles les fictions ont lieu (cimetières, hôpitaux, temples, palais). L'équivalence des deux formules « je suis » et « ci gît » est interrogée, la première pouvant correspondre aussi bien à une inscription qu'à une parole oralisée, tandis que la seconde ne relève que de l'écriture. À la fin de ce premier chapitre, HS conclut que les deux formules dessinent le cadre de l'identité définie par une épithèque, mais qu'elles ne le fixent pas. Si l'auteur voit en elles une manière de donner une version possible d'une identité qu'elles posent comme définitive et « imperméable à l'histoire » (Jean-Didier Urbain, p. 89), il lui semble aussi que les épithèques permettent de libérer la mobilité et la mutabilité identitaire. Les épithèques fictionnelles fourniraient donc une absence tangible autant qu'une substantielle présence. Dans le deuxième chapitre (« Identité et/comme Écho », p. 91-145), HS se consacre à la *Belle dame sans mercy* d'Alain Chartier et à la *querelle* que cette œuvre a engendrée aux XV^e et XVI^e siècles sous la forme d'une floraison de textes, *L'Accusation contre la Belle Dame sans mercy* (1425-1426) de Baudet Herenc, *La Dame Lealle* (1426-1430), *La Cruelle femme en amours* (1430) d'Achille Caulier, *Les Erreurs du jugement de la Belle Dame sans mercy* (avant 1460), etc. Dans ce dernier texte notamment, HS voit en l'*escriteau* que les héritiers de la dame se voient refuser, à l'issue du procès qui leur permet de récupérer les os épars de leur ancêtre, une sorte de stratagème pour présenter les *Erreurs* comme une épithèque fictionnelle. À partir de cette hypothèse, un parallèle intéressant s'établit entre ces héritiers et nous, héritiers extradiégétiques et figurés du corps des poèmes qui concernent la Belle Dame, alors que nous sommes invités à passer au crible les représentations variées de son personnage dans les poèmes antérieurs, ainsi qu'à soupeser le souvenir textuel que nous avons de son identité (p. 95-97). Les *Erreurs* réactivent les associations avec le mythe ovidien de la mort tragique : les os de la dame doivent être rassemblés pour l'enterrement, presque comme des reliques, mais c'est son nom/renom porté par les voix des personnages dans l'épithèque, textuelle plutôt que sculpturale, de la *querelle* qui est finalement le plus vital, car la Dame continue à vivre, comme Écho, grâce à son nom/renom (p. 110). HS conclut cette partie avec une anthologie poétique, imprimée en 1501, mais composée au XV^e siècle, *Le Jardin de plaisance et fleur de rethorique*. Elle s'intéresse à une séquence de poèmes, en majorité narratifs, qui figurent à la fin du recueil et relèvent de son corpus. Exploré sous trois aspects – l'interrelation que l'aménagement du recueil offre entre la décomposition et la composition ; les conséquences de l'organisation matérielle des poèmes et leur présentation en lien avec l'interrogation sur l'identité épithèque ; le geste d'assembler ces poèmes comme image des relations entre le corps, le texte et l'identité –, le *Jardin de plaisance* pose pleinement la question de l'identité du mort. Dans le troisième chapitre (p. 146-200) sont convoquées des traductions et

réécritures du *De casibus virorum illustrium* de Boccace, les deux textes de Laurent de Premierfait, *Des cas des nobles hommes et femmes* (1400 et 1409) ; le *Temple de Boccace* de George Chastelain ; le *Portail du Temple de Boccace* (1501) de Antitus Favre et le *Cymetiere des malheureux* (1511) de Laurent Desmoulins. HS montre combien a été grande l'influence du *De casibus* sur tous ces auteurs, avec notamment l'emprunt d'un cadre fictionnel propice à la transformation d'une histoire en récit exemplaire. Dès lors qu'elle devient histoire, l'individualité existe en tant que figure, symbole ou exemple, et l'existence se met à dépendre d'un récit fait par quelqu'un d'autre que le mort lui-même (p. 151), ce qui permet à HS de penser l'interaction très étroite qui existe entre narration et exemplarité. Devient exemplaire ce qui est narré. Or, à la différence d'autres compilations mettant en scène des hommes importants, le *De Casibus* présente un cadre fictionnel où les morts apparaissent à la persona-Boccace *in extremis*, alors qu'ils ont déjà chuté, qu'ils sont pauvres, diminués et vieux, et tout entiers tournés vers la mort. Ce dispositif, qui permet de mélanger des discours à la 1^{ère} et à la 3^{ème} personne, est propice à montrer le dialogue entre exemplarité et contingence, tandis que le *De mulieribus claris*, auquel HS refuse le statut d'*epitaph fiction*, ne fait place qu'à une 3^{ème} personne, sans principe d'interaction donc entre des voix narratives. Le quatrième chapitre (p. 201-264) étudie la variété des structures spatiales abritant les morts : le cimetière qui peut être prolongé par le porche, l'hôpital, le temple. HS envisage chacun d'entre eux comme un espace multiforme, poreux et polyfonctionnel, dont la fonction première n'est pas de cimenter des identités, mais de brouiller la nette distinction entre vivants et morts, présents et absents. À propos du cimetière, dont elle a d'abord rappelé les rapprochements auxquels il a donné lieu avec la bibliothèque (Cerquiglioni, Singer), la critique propose une riche analyse de l'image qu'en offre Octovien de Saint-Gelais dans *Le Séjour d'honneur* : l'acteur crée là un cimetière dans un espace donné – la mer, une île, une forêt – dans la mesure où il en fait un endroit de récits identitaires, reconstituables à partir des traces matérielles du mort. Au temple également, plusieurs fonctions sont reconnues : honorer un mort, tout en étant orienté vers un public pour lequel il fait office de miroir ou de consolation ; abriter le renom du mort à partir d'une forme de parcellisation de l'honneur (les sept « paradis » du *Trône d'Honneur* par exemple). Dans cette partie HS pose aussi la question de l'ombre portée de Dante (*Enfer* et *Purgatoire*), d'un point de vue poétique et éthique, sur *L'Ospital d'amour* d'Achille Caulier et *Le Champion des Dames* de Martin le Franc (p. 225-234). L'épilogue (p. 265-304) fournit l'examen de miniatures et de bois gravés illustrant des cimetières dans un échantillon d'œuvres du corpus : *Le Champion des Dames* de Martin le Franc ; *Le Chevalier Délibéré* d'Olivier de la Marche ; *Le Séjour d'Honneur* d'Octovien de Saint-Gelais ; *Le Cymetiere des Malheureux* de Laurent Desmoulins. Il est accompagné de vingt-et-une reproductions de qualité. Comme le montre HS, l'image contribue pleinement au sens et à la structure de l'écrit. L'ouvrage est complété par un appendice donnant les premières éditions imprimées du *Jardin de plaisance et fleur de rethorique* (p. 307), une bibliographie (p. 308-322) dont les sources secondaires auraient peut-être mérité un classement thématique (*Fragments d'un discours amoureux* de Barthes coexistant avec *La Bibliographie lyonnaise* de Baudrier), un index enfin. Le « décloisonnement » pourrait être proposé comme maître-mot de la démarche de HS et de l'ouvrage qui en résulte, telle une réponse en miroir apportée au « productive messiness » (p. 35) (« désordre productif ») des épitaphes fictions, qui avait été souligné d'entrée de jeu. Si l'ensemble n'est pas toujours de lecture aisée, il a le mérite d'ouvrir de multiples pistes de réflexion.

Sandrine Hériché Pradeau
Sorbonne Université